

Rétrospections

Philippe Descola

Citer ce document / Cite this document :

Descola Philippe. Rétrospections. In: Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie, n°16, 1994. Dossier : Ethnologie et tauromachie. pp. 15-27;

doi : <https://doi.org/10.3406/gradh.1994.1544>

https://www.persee.fr/doc/gradh_0764-8928_1994_num_16_1_1544

Fichier pdf généré le 10/01/2023

Rétrospections

Philippe Descola

NUL À PRÉSENT n'est censé ignorer qu'un texte, de quelque nature qu'il soit, devrait être lu indépendamment des intentions de son auteur. La personnalité de celui-ci, les mobiles qui ont guidé son ouvrage, les circonstances dans lesquelles il a été rédigé, autant de scories biographiques qui comptent bien peu dans l'accueil qui lui sera réservé, chaque lecteur se l'appropriant à sa guise et le reconstruisant au fil de sa lecture en fonction de son tempérament, de son humeur et de ses préjugés. Cette considération, à elle seule, aurait dû me dissuader d'entreprendre le présent essai ¹. Il prétend en effet jeter un éclairage rétrospectif sur les motivations qui m'ont poussé à écrire *Les Lances du crépuscule*, une chronique ethnographique récemment publiée chez Plon ². A l'ingénuité dont je risque d'être taxé s'ajoutent les buts moins honorables que l'on me reprochera peut-être de poursuivre. Ne faut-il pas une solide dose de vanité pour s'étendre ainsi sur ses propres œuvres et les considérer avec le regard éloigné d'ordinaire réservé aux classiques ? Le plaidoyer *pro domo* est-il ici nécessaire et ne s'apparente-t-il pas à une banale quête de publicité ? En quoi les réflexions sur ma propre expérience peuvent-elles bien constituer une matière assez originale pour nourrir l'intérêt de mes collègues ? Autant d'objections préjudicielles bien compréhensibles et que je ne parviendrai pas à écarter en excipant de ma seule sincérité. C'est donc un impératif plus puissant qui m'a conduit à passer outre, le sentiment insidieux et confus qu'il me fallait en quelque manière me justifier auprès de mes pairs d'avoir écrit un livre d'ethnologie destiné au « grand public ». Je ne suis certes pas le premier à l'avoir fait, et l'on court à présent moins de risques dans ce genre d'entreprise qu'à l'époque, guère si lointaine, où Claude Lévi-Strauss se voyait frappé d'ostracisme par Paul Rivet pour avoir publié *Tristes tropiques* ³. Bien peu parmi mes prédécesseurs se sont pourtant essayés à expliciter les raisons qui les avaient poussés à quitter pour un temps le che-

1. Cet article est une version remaniée d'un exposé présenté en anglais le 23 octobre 1992 dans le cadre du séminaire *Popularizing Anthropology* organisé à l'Institute of Social Anthropology de l'Université d'Oxford par Jeremy MacClancy et Chris MacDonald. Je remercie les responsables du séminaire de m'avoir autorisé à le publier sous cette forme dans *Gradhiva*.

2. *Les Lances du crépuscule. Relations Jivaros. Haute-Amazonie*, Paris, Plon, collection « Terre Humaine », 1993.

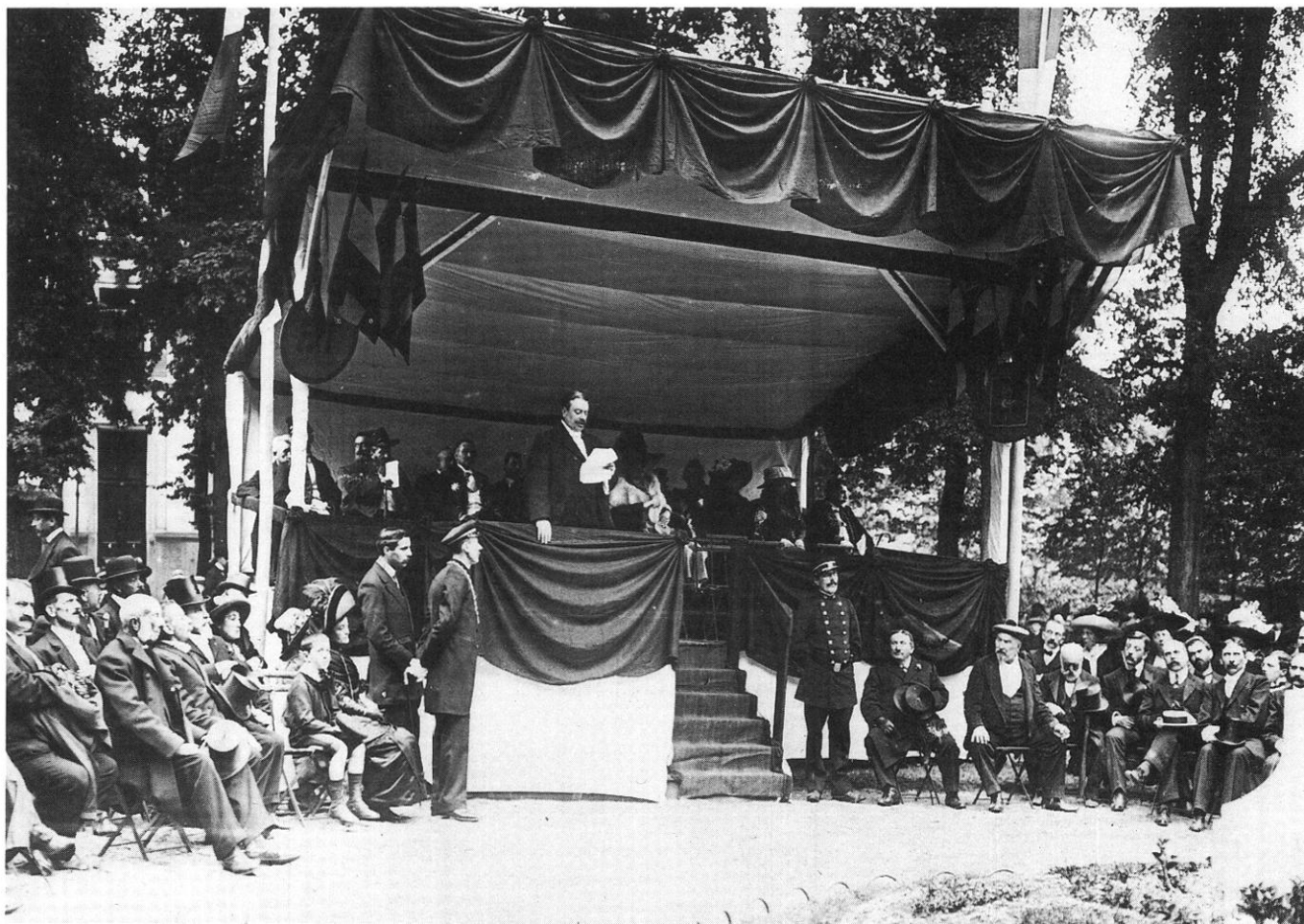
3. Selon Lévi-Strauss lui-même, qui relate l'incident dans son livre d'entretiens avec Didier Eribon, *De près et de loin*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1988 : 87.

min de l'austérité scientifique. Or, dans leur cas comme dans le mien, j'ai tout lieu de croire que ces raisons tiennent autant à l'état de notre discipline et à la manière dont elle est reçue qu'à des dispositions plus personnelles.

Le projet d'écrire *Les Lances du crépuscule* est né, voici bientôt quinze ans, d'un malaise depuis longtemps ressenti et qui me paraissait, alors comme maintenant, révéler un problème propre à notre pratique professionnelle : comment expliquer la réticence des anthropologues à tenter d'atteindre une audience plus vaste que celle des spécialistes de la discipline, alors que leur démarche scientifique est fondée sur une expérience en principe accessible à tous et qu'elle s'exprime, pour l'essentiel, avec les mots de la langue ordinaire ? La technicité de l'anthropologie n'est pas telle qu'elle rendrait intraduisible pour les profanes les enseignements que nous tirons de nos terrains. Le panthéon de l'anthropologie est d'ailleurs peuplé de personnalités qui ont acquis tardivement et avec célérité les rudiments d'un métier que nous arrivons encore à inculquer en deux ou trois ans aux esprits déliés. Les plus grands physiciens de ce siècle n'ont pas éprouvé cette pudeur vis-à-vis de la vulgarisation, et quelques-unes de leurs synthèses les mieux réussies montrent bien qu'une vocation passionnée, combinée à un sens poétique de la métaphore, permettent de faire mesurer au plus grand nombre l'intérêt d'un domaine de recherche où l'on n'accède d'ordinaire qu'à travers une solide culture mathématique. Les historiens, praticiens comme nous du récit explicatif et de la contextualisation culturelle, ne sont pas non plus en reste : les plus illustres d'entre eux ont su se ménager un vaste public sans pour autant abandonner les exigences de rigueur propres à leur discipline. D'où vient donc cette attitude hautaine des ethnologues qui nous conduit à écrire surtout pour les *happy few* ? Pourquoi décourageons-nous le désir bien réel des profanes de partager le savoir que nous avons acquis sur des cultures originales, laissant ainsi le travail de divulgation aux mains des spécialistes de l'exotisme de pacotille ? Serait-ce qu'en abandonnant le confort de notre jargon et la sécurité des règles de la composition monographique nous aurions trop peur de dévoiler la fragilité des préceptes scientifiques sur lesquels s'établit notre prétention à la vérité ?

C'est pour tenter de répondre à cette question, et essayer, ce faisant, d'apaiser mes scrupules professionnels, que j'ai entrepris le présent article. En analysant les raisons qui m'ont poussé à écrire *Les Lances du crépuscule*, les techniques que j'ai employées, le rôle assigné à ce livre et la manière dont il pouvait concourir à mieux faire connaître notre métier, je procède, à vrai dire, à la manière d'un ethnographe : à partir d'une expérience singulière, je m'efforce de dégager des conclusions générales. J'avance donc démasqué, une fois n'est pas coutume dans notre profession, qui préfère réserver les confessions aux publications posthumes des journaux de terrain. Mais peut-être l'exposé de mes intentions, à peine dégagées des circonstances encore vivaces qui les ont vu naître, permettra-t-il de mieux juger de leur résultat.

Les Lances du crépuscule est un livre de commande, c'est-à-dire résultant de la rencontre et de l'accommodement de deux intentions. En 1980, alors qu'Anne Christine Taylor et moi revenions d'un séjour de près de trois ans chez les Achuar, un groupe d'Indiens Jivaros de l'Amazonie équatorienne, Jean Malaurie me demanda d'écrire un ouvrage sur ma mission ethnographique pour la collection « Terre Humaine » qu'il dirigeait chez Plon. Je ne cacherai pas que cette proposition me plongea dans un mélange d'exaltation et d'angoisse : flatté qu'on me demande à moi, jeune chercheur inconnu et à peine débarqué du terrain, d'écrire pour une collection aussi prestigieuse, j'étais en même temps pétrifié à l'idée de devoir mesurer mon talent à l'aune de celui déjà déployé par quelques-uns des plus grands maîtres de l'anthropologie française. Je rédigeais à l'époque ma thèse de doctorat, et c'est l'abîme que je constatais entre la diversité touffue d'une expérience ethnographique encore toute fraîche et l'exercice codifié auquel je me livrais pour gagner mon grade dans la profession qui me fit accepter la commande de « Terre Humaine ». Sans renier en aucune façon la fécondité d'une



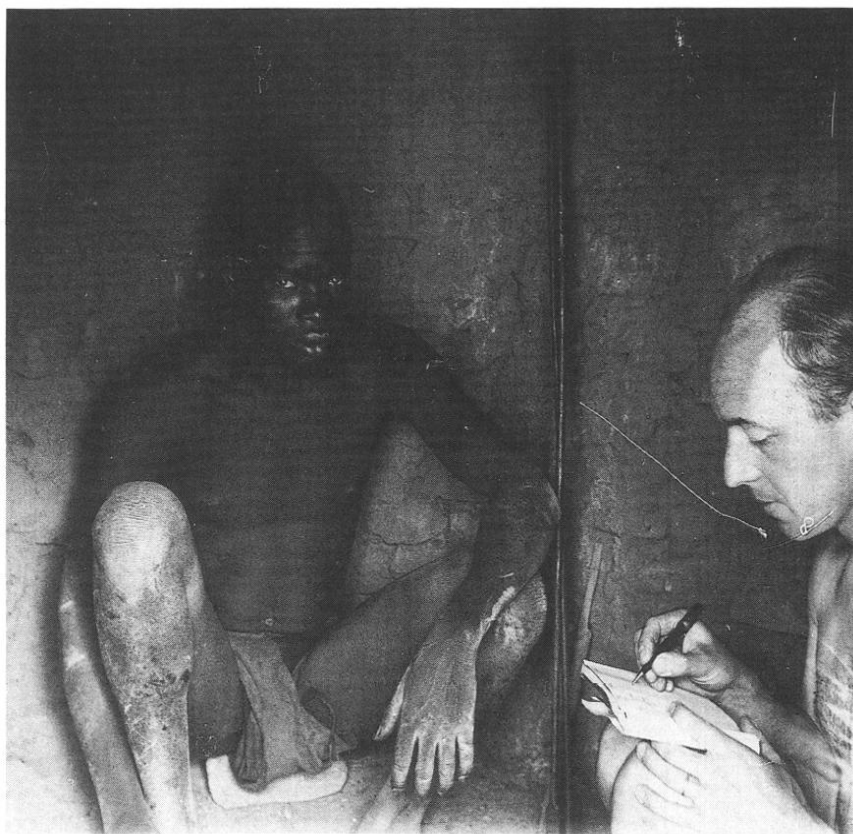
Boulogne-sur-Mer (vers 1912). Inauguration du monument dédié à la mémoire de E. -T. Hamy, fondateur du musée d'ethnographie du Trocadéro. Cl. X. (Ph. MH).

démarche scientifique dont je continue de me réclamer, j'étais saisi par l'existence d'un résidu, d'un trop-plein de sens et d'implication personnelle auquel l'orthodoxie de mon travail ne permettait pas d'offrir un débouché. Les règles de l'écriture monographique sont en effet fixées depuis plus de soixante ans et contraignent tout ethnologue qui aspire à se faire reconnaître par ses pairs à un mode d'expression dont il s'imprègne très tôt dans sa carrière. Fruits d'un consensus implicite, ces conventions d'écriture n'apparaissent pas toujours comme telles aux jeunes néophytes dans la profession : tout imprégnés encore de la lecture de leurs aînés, ils tendent à adopter de manière quasi spontanée un style et des règles de composition qu'ils identifient à un savoir-faire désirable. Ce processus de reproduction des compétences engendre une certaine standardisation des formes de description, l'usage des catégories analytiques communément admises et l'effacement du sujet connaissant derrière l'anonymat du sens commun scientifique. Il n'est pas douteux qu'une telle normalisation a contribué à l'efficacité d'une discipline qui vise à produire des généralisations valides en comparant des données issues de cultures fort différentes. Qu'elle soit inductive ou déductive, la démarche anthropologique n'est possible que si les éléments d'information qu'elle construit en systèmes sont eux-mêmes déjà découpés de manière homogène dans la littérature ethnographique.

En proscrivant toute référence ouverte à sa subjectivité, l'ethnologue se condamne toutefois à laisser dans l'ombre ce qui fait la particularité de sa démarche au sein des autres sciences humaines, c'est-à-dire un savoir fondé sur la relation personnelle et continue d'un individu singulier avec d'autres individus singuliers, savoir issu d'un concours de circonstances à chaque fois différent, et qui n'est donc strictement comparable à aucun autre, pas même à celui forgé par ses prédécesseurs au contact de la même population. L'ate-

lier de l'ethnologue c'est lui-même et les rapports qu'il a su établir avec quelques membres d'une société où il a choisi de vivre ; les renseignements qu'il rapporte sont indissociables des situations où le hasard l'a placé, du rôle qu'on lui a fait jouer, parfois à son insu, dans la politique locale, de sa dépendance éventuelle vis-à-vis de divers personnages qui sont devenus ses principales sources d'information ; ils témoignent aussi de son caractère, de son éducation et de son histoire personnelle, qui contribuèrent à orienter son écoute et à définir ses préférences. De ce constat banal, mais souvent escamoté, il ressort que la connaissance ethnographique n'est pas reproductible, car fondée sur une intersubjectivité dont les conditions ne sont jamais identiques. À la différence de l'historien et du sociologue, qui font parler les morts ou les vivants selon des protocoles expérimentaux que chacun peut répéter et interpréter à sa guise, l'ethnologue demande en effet qu'on lui fasse crédit de sa bonne foi lorsqu'il prétend tirer d'une expérience unique un ensemble de connaissances dont il demande à tous d'accepter la validité. Un tel privilège devient exorbitant s'il n'est pas tempéré par le souci d'exposer les situations qui ont rendu possible l'éclosion d'un savoir aussi particularisé. Or c'est précisément cela que les préceptes de l'écriture monographique obligent à passer sous silence. Terrorisé à l'idée qu'on puisse le soupçonner de complaisance narcissique, l'ethnographe hésite d'ordinaire à se mettre en scène autrement que par des indications liminaires de date et de lieu, parfois accompagnées d'une évaluation de ses compétences linguistiques, automatismes de convention qui n'ont pas pour fonction de restituer une expérience singulière, mais bien d'étalonner la qualité des informations obtenues à la mesure des critères implicitement en vigueur dans la profession. Hormis cette clause de style, l'évocation des conditions du « terrain » ne transparait plus dans la suite du texte que sous des formes allusives, comme autant de petites failles ménagées çà et là dans la cuirasse du sujet transcendantal qui préside désormais à la narration.

Écrire pour un public plus large offrait l'occasion de réagir contre cet état de fait en s'adaptant à des exigences nouvelles. Rendre à la littérature ethnologique le détail d'un cheminement subjectif qu'un lecteur ordinaire n'aurait pas su reconstituer par lui-même devenait désormais possible, et même inévitable. Alors que notre discipline semblait avoir déserté les débats contemporains, c'était l'occasion de rappeler, après d'autres, qu'elle pouvait à la fois instruire, édifier et distraire, faire œuvre scientifique et s'interroger sur ses conditions d'exercice, retracer un itinéraire personnel et donner à connaître toute la richesse d'une culture inconnue. Il est vrai qu'un tel pari s'appuyait sur quelques précédents remarquables : les livres que Claude Lévi-Strauss, Georges Condominas, Georges Balandier ou Pierre Clastres avaient déjà publiés dans la même collection légitimaient mon projet en offrant la preuve que l'expression d'une sensibilité personnelle ou d'un point de vue militant n'étaient pas incompatibles avec la rigueur théorique. Le problème ne se posait donc pas sous la forme d'une alternative élémentaire entre *Geisteswissenschaften* et *Naturwissenschaften*, comme c'est le cas à l'heure actuelle dans l'anthropologie nord-américaine, mais bien d'un choix des modes d'expression selon les questions abordées et l'intention recherchée. Au demeurant, la tradition française de l'essayisme permet depuis longtemps aux hommes de science de s'accommoder d'un double langage : celui des paradigmes et des concepts de leur discipline, instruments d'un savoir spécialisé en constante régénération, et celui des implications philosophiques et critiques de leur travail, outils d'une mise en perspective des valeurs et des principes qui organisent nos comportements. *Tristes tropiques* n'est pas contradictoire avec *Les Structures élémentaires de la parenté*, de même que *L'Afrique fantôme* ne saurait être dissocié des livres savants que Michel Leiris a consacrés à la langue secrète des Dogon ou aux cultes de possession éthiopiens. Les deux catégories d'ouvrages sont nécessaires et il faut une certaine naïveté pour croire, à l'instar des apôtres de la postmodernité, que les premiers pourront survivre longtemps à la disparition des seconds.



Mali. Sanga. Mission Sahara-Soudan, 1935. Marcel Griaule et un informateur. Cl. Mission Sahara-Soudan-Griaule (Ph. MH).

C'est dans cet état d'esprit que j'entreprenais la rédaction des *Lances du crépuscule*. Mon objectif était double : d'une part, écrire sur un peuple d'Amazonie qui m'était cher une monographie accessible au plus grand nombre sans verser pour autant dans la simplification, et, d'autre part, amener les profanes à comprendre comment se construit le savoir d'un ethnographe sur une société exotique. Le premier objectif relève d'une préoccupation qu'éprouve tout ethnologue. Car notre métier nous fait encourir une double responsabilité sociale : vis-à-vis d'un peuple qui nous a accordé sa confiance durant plusieurs années et dont nous pouvons célébrer l'originalité avec plus de justesse que les professionnels de l'aventure exotique, et vis-à-vis de nos propres concitoyens qui, en finançant nos recherches par leurs impôts, peuvent au moins attendre de nous que nous leur en fassions mesurer l'intérêt. Le devoir de l'ethnologue à l'égard de ces deux communautés rend d'ailleurs son travail malaisé, les attentes des uns ne correspondant pas toujours à celles des autres. Les gens chez lesquels il a vécu souhaitent que leur existence soit reconnue par une société dominante, voire légitimée par la caution d'un livre, que leur culture soit traduite avec fidélité, et même préservée du déclin par la magie de l'écriture. Mais ils ne sauraient évidemment admettre que soient trahis leurs secrets ou révélés avec trop de crudité certains aspects déplaisants de leurs conduites sociales. Grâce aux progrès de la scolarisation dans les langues véhiculaires, il en est même qui pourront vérifier *de visu* si l'ethnologue a bien rempli le contrat implicite qui le liait à eux. Gare à lui s'il a trahi leur confiance ! Non seulement tout retour lui sera impossible, mais, dans une époque où les minorités tribales ont heureusement acquis les moyens de se faire entendre dans les forums internationaux, la nouvelle de son indélicatesse se répandra rapidement parmi ses pairs, suscitant l'opprobre et l'ostracisme. Le public occidental éprouve, en revanche, quelque peine à dépasser les stéréotypes exotiques qui ont formé son jugement et qu'il s'attend à retrouver dans un livre qui lui est explicitement adressé. Il faut alors d'innombrables précautions pour contextualiser

des institutions et des coutumes étranges, et prévenir ainsi les risques de malentendus. Ces exigences contradictoires imposent un ton juste, ni complaisant ni condescendant, ambition difficile à laquelle toute monographie ethnologique se doit certes d'aspirer, mais dont la nécessité se fait ici d'autant plus impérieuse que le nombre et la diversité des lecteurs multiplient les risques de quiproquo.

Mon deuxième objectif – donner un aperçu de la manière dont un ethnographe acquiert au fil du temps l'intelligibilité d'une culture – visait à éclairer ce qui est, sans nul doute, le grand angle aveugle de notre discipline. Il est né d'un malaise que je ressentais déjà lorsque je commençais à étudier l'ethnologie et que je retrouve à présent chez mes propres étudiants : à la veille de partir sur le terrain, personne n'est capable d'expliquer au néophyte ce qu'il doit faire au juste. Une fois que l'on s'est assuré qu'il sait recueillir une généalogie, tenir un journal avec soin, établir un recensement et un plan de village, noter les tons ou les coups de glotte, il est livré à ses propres expédients. Que répondre à des étudiants qui vous demandent pourquoi il est indispensable d'avoir fait du terrain avant de se lancer dans l'anthropologie théorique et comparative ? Qu'il faut avoir fait soi-même l'expérience de l'apprentissage d'une culture particulière pour décrypter avec sûreté les écrits des collègues sur d'autres cultures et en mesurer ainsi la pertinence, de la même façon qu'un historien procède à une critique des sources ? Sans doute, mais d'où vient ce flair, cette intuition que nous appliquons à la lecture des autres pour les avoir expérimentés nous-mêmes ? C'est la question que sociologues et historiens ne cessent à bon droit de nous poser : entre l'observation participante et la monographie, quels sont les filtres dont vous vous servez ? Quelles garanties de vérification apportez-vous ? Par quels mécanismes vous sentez-vous autorisés à passer du singulier au général ? Ma propre expérience de terrain m'a convaincu qu'il était impossible d'apporter une réponse formelle à ce genre d'interrogation, chaque ethnologue bricolant son savoir dans son atelier solitaire avec les éléments disparates que les circonstances lui proposent.

Il fallait donc biaiser, c'est-à-dire particulariser. Autrement dit, donner une idée des astuces auxquelles le bricoleur recourt, en retraçant les tenants et les aboutissants de quelques temps forts de ce processus de découverte que l'enquête ethnographique met en branle. J'étais d'ailleurs surpris qu'on l'ait jusqu'à présent si peu tenté. Les mémoires de terrain que les anglo-saxons ont su élever à la hauteur d'un genre fourmillent de notations pertinentes et ironiques sur les erreurs, les insuffisances et les quiproquos du narrateur, mais s'attardent rarement sur l'enchaînement de hasards, d'intuitions et de ruses qui permet à l'ethnographe de se forger la compréhension d'un événement, d'un comportement, d'une institution ou d'une pratique ⁴. Les récits d'échec – tel *Un riche cannibale* de Jean Monod – sont, à ce titre, plus instructifs : en explicitant les incompatibilités et les malentendus, ils tracent *a contrario* les conditions d'un cheminement intellectuel. Faire visiter notre atelier et faire apprécier à tous l'intérêt des modèles que nous nous efforçons de dépeindre : deux buts à atteindre, donc, qui ouvraient devant moi un vaste chantier traversé d'embûches.

Pour mener à bien un chantier, il faut non seulement une image claire de l'édifice à construire, mais aussi quelques trucs de fabrication ; dans mon cas ils proviennent plutôt des souvenirs d'une éducation littéraire que de la théorie anthropologique. *Les Lances du crépuscule* sont divisées en trois parties de dimensions inégales. La première est un long prologue écrit au passé qui retrace de façon succincte les circonstances qui m'ont conduit à passer une petite portion de mon existence avec une tribu quasi inconnue d'Amazonie. Il contient les quelques informations sur ma formation et mon tempérament que j'ai jugé nécessaires à la compréhension par le lecteur de mon comportement sur le terrain. Mais il retrace aussi les étapes de mon approche, décrit la périphérie bâtarde de la forêt amazonienne et constitue, en quelque sorte, une invitation au voyage en même temps qu'un modèle d'identification rassuran-

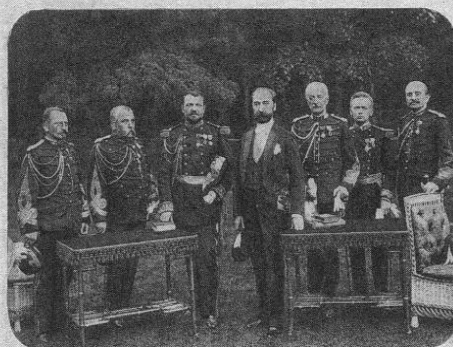
4. Je pense ici tout particulièrement à Nigel Barley (*Un anthropologue en déroute*, Paris, Payot, 1992 ; édition anglaise 1983) ; Elenore Smith Bowen (*Return to Laughter*, New York, Doubleday, 1964) ; Francis Huxley (*Aimables sauvages*, Paris, Plon, « Terre Humaine », 1960 ; édition anglaise 1956) et David Maybury-Lewis (*The Savage and the Innocent*, Londres, Evans, 1965).



Président Grévy (en 1880)

Trois Cabinets Militaires et leur Etat-Major

Celui d'hier
Celui d'aujourd'hui
Celui de demain ?



Président Carnot (en 1887)



Général Boulanger (en 1888)

te pour le lecteur : on y voit que l'ethnologue n'est guère mieux préparé que quiconque à s'enfouir au fond de la jungle.

Suivent vingt-quatre chapitres écrits au présent, organisés selon l'ordre chronologique et divisés en trois parties à peu près égales. Chacun des chapitres répond à la règle des trois unités inspirée de la *Poétique* d'Aristote : unité de temps (la journée), unité d'action ou d'intérêt (un seul événement et les diverses situations qui lui sont thématiquement subordonnées) et unité de lieu. L'emploi du présent et du canon classique représentent un artifice pour découper le récit selon les critères de l'action théâtrale et lui donner ainsi une tonalité immédiate homologue à celle d'un journal de terrain ; c'est aussi une manière un peu parodique de restituer le fameux « présent ethnographique ». Chaque chapitre est donc construit autour d'une ou deux vignettes brochant le tableau d'un événement (une visite, une partie de chasse, un raid, un rituel, une conversation, ou même une simple plaisanterie) qui fournit le prétexte à un développement sur le thème qu'elle illustre. Plusieurs thèmes s'enchaînent généralement par dérivation logique à partir du thème principal, de manière à éviter que le principe d'unité d'action n'introduise une rigidité excessive dans le découpage des contenus et n'aboutisse ainsi à les appauvrir dans le carcan d'une segmentation *a priori*, trop étanche ou trop restrictive. De la même façon, les contraintes imposées par l'unité de temps et l'unité de lieu sont circonvenues par un large usage du *flash-back* qui permet de mettre le moment présent en parallèle avec des situations passées, où une interaction analogue introduisait néanmoins à une interprétation ou à un message différents. L'ouvrage se termine par un épilogue proposant une manière de clef de lecture rétrospective de l'ouvrage, en même temps qu'une réflexion plus générale sur les enseignements qu'une expérience ethnologique de ce

type peut apporter à l'intelligence des problèmes de la modernité. J'y aborde plusieurs questions méthodologiques et épistémologiques posées par l'écriture ethnographique : le décalage entre le temps de l'action et le temps du récit – propre à toutes les monographies ethnologiques, mais amplifié ici par la relation au présent d'événements qui se sont déroulés seize ans auparavant ; la traduction du réel vécu en un réel recomposé et interprété par l'écriture, traduction qui introduit une dimension fictive dans toute entreprise ethnographique et la situe sur le plan de la vraisemblance plutôt que de la vérité ; la question, enfin, des vertus scientifiques du décentrement exotique, entendu comme une expérience de pensée par laquelle l'ethnographe prend simultanément conscience d'une double relativité – de la culture qui l'a façonné et de celle qu'il est en train d'étudier –, première étape réflexive de toute démarche comparative ⁵.

La construction est donc assez classique, notamment dans l'organisation du contenu des trois parties qui divisent le corps principal de l'ouvrage. La première (« Apprivoiser la forêt ») retrace mon apprentissage dans un même groupe local des usages de la vie quotidienne, de l'espace vécu et des modes de socialisation de la nature. Sous le titre « Histoires d'affinité », la deuxième partie inaugure la période des déplacements dans d'autres groupes locaux – et donc les premières tentatives de généralisation par comparaison ; elle porte, pour l'essentiel, sur la vie sociale et politique et sur la codification culturelle des sentiments : les liens de parenté et d'amitié rituelle, l'amour et la séduction, la guerre et la vendetta, l'autorité morale et les ressorts du lien social, les conceptions de l'infortune et de l'identité ethnique, etc. Intitulée « Visions », la dernière partie s'attaque aux représentations cosmologiques, aux théories de la personne et de la connaissance et, de façon plus générale, à l'expérience visionnaire telle qu'elle transparaît dans la transe du chamane et dans les rencontres, sous hallucinogènes, des fantômes et de l'âme des ancêtres. On aura reconnu là une manière de transposition du plan conventionnel qui ordonnait les anciennes monographies en trois parties successives : l'économie, la société, la religion. Ces découpages d'une société en trois étages autonomes et fonctionnels ont été critiqués à juste titre : il est vrai qu'aucun secteur de la vie sociale ne saurait être considéré indépendamment des autres et qu'une sédimentation selon les grandes catégories de la sociologie descriptive rend à peu près impossible autant l'appréhension d'une culture comme totalité que la mise en lumière des principes d'ordre et des systèmes de valeur qui font son originalité ⁶. Mais je mesure mieux à présent, pour en avoir moi-même éprouvé la force d'évidence, qu'une telle économie narrative ne reflétait pas tant des préjugés théoriques que le simple cheminement chronologique de l'enquête ethnographique, travesti sous les espèces d'une division analytique.

Si tant de monographies ethnologiques débutaient, il n'y a pas si longtemps encore, par des descriptions des « techniques de subsistance » ou de la « culture matérielle », c'est sans doute parce que ces domaines étaient réputés constituer la base de tout système social, mais c'est aussi et surtout parce qu'ils sont les premiers à se dévoiler sans trop de médiation à l'ethnographe fraîchement débarqué dans une société exotique. Quand aucun interprète ne peut vous prêter ses secours, l'on est condamné dans les premiers mois à observer sans comprendre. Aiguisé par l'incapacité de communiquer, le regard se fait attentif aux modes d'usage de l'espace, aux techniques les plus modestes, à la ritualisation de la vie quotidienne, au rythme des tâches et des saisons. Tout est bon pour tromper son impatience et tempérer son inaction : mesurer des champs, des maisons ou des temps de travail, peser des quartiers de viande ou des paniers de légumes, confectionner des herbiers ou décrire avec minutie des chaînes opératoires. Ce bain forcé dans la matérialité d'une culture est moins un préalable méthodologique qu'une phase inévitable de l'apprentissage de la langue, d'où l'on sort peu à peu, et avec soulagement, lorsque des conversations suivies deviennent enfin possibles. La complexité de la vie sociale se laisse alors entrevoir : apparaissent les ambitions, les ran-

5. Certains des développements du présent essai sont d'ailleurs inspirés de l'épilogue des *Lances du crépuscule*.

6. C'est précisément parce que je considérais caducs de tels découpages que j'ai tenté, dans un précédent livre (*La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1986) d'analyser dans un même mouvement l'écologie des Achuar et la manière dont ils se la représentent, sans accorder plus de priorité au déterminisme technique qu'au déterminisme culturel.

cœurs et les stratégies, ce que l'on dit devoir faire et ce que l'on dit avoir fait, les mensonges, les secrets et les silences, ces derniers plus éloquentes maintenant que l'on sait les interpréter comme des suspensions de la parole plutôt que comme des défauts de la communication. Bien plus tard, enfin, lorsque la langue vous paraît être devenue un véhicule spontané de la pensée et que la répétition de certains rituels en a dissipé l'étrangeté, alors devient-il possible d'explorer les croyances, la mythologie explicite et implicite, les cosmologies et les ontologies, en bref, les représentations. Dans bien des monographies classiques, ces étapes obligées de l'enquête ethnographique se convertissaient en un schéma descriptif grâce auquel les auteurs, sans toujours en prendre conscience, retrouvaient une adéquation de commodité entre la manière dont ils avaient appris à connaître et la manière dont les résultats de cette connaissance étaient présentés. Or c'est précisément une telle adéquation que j'ai visée dans *Les Lances du crépuscule*, afin de faire saisir aux lecteurs profanes comment le déroulement du séjour sur le terrain commande les progrès dans l'intelligibilité d'une culture. Il était dès lors inévitable que la distribution des contenus reflétât une ancienne division tripartite, elle-même largement inspirée par les contraintes propres à l'expérience ethnographique.

À la différence, toutefois, des anciennes monographies, où la diachronie inconsciente du plan s'accompagnait d'une présentation synchronique des contenus, j'ai cherché dans *Les Lances du crépuscule* à retracer la démarche chronologique d'acquisition des connaissances. Aidé en cela par mon journal de terrain, je me suis efforcé d'introduire touche par touche tout au long du texte, et en respectant le rythme de l'enquête, les informations que j'avais obtenues de manière discontinue et les interprétations qui s'étaient progressivement imposées à moi en fonction des circonstances. Outre qu'elle implique beaucoup de retenue si l'on veut assumer au début de l'ouvrage une ignorance et une naïveté depuis longtemps dissipées au moment où l'on entreprend de l'écrire, une telle ambition se heurte au décalage entre le temps de l'expérience ethnographique et le temps de sa rédaction : l'homme que j'étais devenu n'était plus tout à fait le même que celui qui découvrait les Achuar une quinzaine d'années auparavant. Comme un paysage travaillé par les éléments, l'autobiographie oblige à décanter mais se construit sur la sédimentation. Aux émotions et aux jugements dont mon journal me livrait une photographie instantanée, je n'ai pu m'empêcher de superposer des sentiments et des idées que les hasards de l'existence m'ont depuis lors fait éprouver. Ces interpolations dénaturent-elles la sincérité du propos ? Probablement pas. Elles sont moins des embellissements tardifs, en effet, que le développement de motifs à peine esquissés dans l'urgence, des prolongements plausibles de ce que j'aurais pu exprimer sur le terrain si j'en avais eu la capacité ou le loisir. La question n'a d'ailleurs pas grand sens. Sauf à publier tels quels les journaux d'enquête, tous les ouvrages d'ethnologie sont pensés et écrits « après coup », même ceux qui prennent l'allure de chroniques. Contrainte inévitable de l'écriture ethnographique, le recul du temps n'adultère pas tant l'événement qu'il n'en fait varier les contextes et les interprétations dans la longue durée d'une expérience individuelle.

Certaines des techniques que j'ai employées étaient spécifiquement destinées à atténuer ces effets de désynchronisation temporelle. La première est inspirée d'un genre littéraire qui présente des affinités évidentes avec le déroulement d'une enquête de terrain, à savoir l'énigme policière à l'anglaise, familièrement connue sous le nom de *whodunnit*, dont Agatha Christie et John Dickson Carr, à la suite d'Arthur Conan Doyle, fixèrent les règles classiques ; elle implique que l'explication d'un fait, la compréhension d'une situation ou l'interprétation d'un phénomène culturel soient précédés d'une série d'indices, glissés à intervalles réguliers dans la narration, afin que leur cumul, associé à un dernier indice qui servira de révélateur, permette au lecteur d'apprécier le cheminement intellectuel de l'ethnographe tout comme s'il s'était trouvé lui-même à sa place. C'est tout l'art des grands auteurs de



Mannequin du musée d'ethnologie du Trocadéro.
Cl. H. Reichlen.



Coll. Ch.-M. Bosséno

whodunnit, précisément, que de fournir au lecteur les clefs du mystère à élucider, mais d'une manière tellement diffuse qu'il est bien rare que l'on arrive à sa solution avant le héros du livre. La différence, et toute la difficulté dans ce cas, tient à ce que le roman policier présente d'emblée l'énigme à résoudre, tandis que la prise de conscience par l'ethnographe du caractère significatif ou problématique d'une situation ou d'un phénomène résulte au contraire de l'addition des indices qui lui sont livrés. J'ai procédé ainsi à plusieurs reprises. Parfois parce que le thème s'y prêtait, et en suivant alors au plus près les méthodes du *whodunnit* : c'est le cas, par exemple, de la reconstitution de la culpabilité d'un meurtrier dans une affaire de vendetta qui, au moment où la vérité éclate et grâce à la récapitulation des indices, vient éclairer rétrospectivement les stratégies menées par certaines des parties concernées afin de cacher le nom du coupable aux parents de la victime et susciter des accusations alternatives tout aussi plausibles. Mais j'ai également utilisé cette méthode dans d'autres domaines, notamment pour retracer les diverses étapes m'ayant conduit à l'interprétation de la transe chamannique ou des rituels guerriers. Je cherchais par là à restituer l'effet de masse critique qui se produit lorsqu'une accumulation d'informations hétéroclites, et pas toujours comprises sur le moment, vient finalement se combiner à une meilleure connaissance de la langue et aux lumières d'un informateur compétent pour déclencher l'intelligibilité d'un ensemble de faits dont certains éléments de signification étaient déjà inscrits « en creux » dans la mémoire.

Une autre technique employée afin de restituer les étapes du processus de découverte fait également partie de l'arsenal des auteurs d'énigmes policières : c'est l'exposé des fausses pistes. Il ne s'agit bien sûr pas ici de détourner délibérément le lecteur de la solution du mystère afin de faire durer le suspense, mais de lui permettre de saisir, par des exemples, la succession d'erreurs et de tâtonnements que l'on doit traverser pour aboutir enfin à la compréhension d'un phénomène. Contrairement aux monographies classiques, où l'ethnographe se met dans la position du Dieu de Leibniz et présente comme intuitivement évident un point de vue sur une société qu'il a en réalité mis fort longtemps à construire de manière synthétique, j'ai essayé, dans quelques cas, de retracer la série de mes interprétations fausses ou incomplètes, tout en présentant à chaque fois les circonstances concrètes qui m'avaient obligé à les corriger. Réparties entre différents chapitres pour respecter l'ordre de leur chronologie, ces révisions progressives permettront peut-être de mieux faire saisir au lecteur l'influence cumulative du temps et du hasard dans la formation de nos jugements ethnographiques. Dans ce même ordre d'idée, il m'a également paru nécessaire de faire ressortir le caractère confus et disparate des matériaux bruts à partir desquels s'édifient nos interprétations. Le profane s' imagine souvent que nous procédons à la manière des sciences naturelles, c'est-à-dire avec des techniques de collecte systématiques et des hypothèses clairement formulées. Or, à quelques exceptions près (parenté, classifications, culture matérielle, démographie...), ce sont des circonstances sur lesquelles nous avons bien peu de prise qui dictent le déroulement de l'enquête. Les « données » que nous recueillons prennent rarement la forme d'un savoir constitué ou d'unités discrètes d'information susceptibles de se prêter à un traitement méthodique ; elles se présentent le plus souvent comme un flux hétéroclite d'énoncés non sollicités et d'interactions non provoquées qui s'apparente plus à une chronique de faits divers qu'à un protocole expérimental. C'est cette diversité confuse et imbriquée dans les aléas de la vie quotidienne que j'ai tâché de faire ressortir, afin que le lecteur trop crédule puisse juger sur pièce du type de bricolage intellectuel auquel l'ethnographe est contraint.

J'ai dit au début de cet essai que je m'étais fixé deux ambitions en écrivant *Les Lances du crépuscule* : faire visiter notre atelier et faire apprécier la beauté des sociétés qui nous servent de modèles. Le deuxième objectif est implicite dans la plupart des monographies ethnologiques où transparaît une admiration teintée de narcissisme pour cette culture compliquée et originale

avec laquelle l'enquêteur, après bien des difficultés, a fini par développer au fil du temps une relation de complicité, voire d'empathie. L'anthropologue « comme héros », c'est, chacun le sait, celui qui rend admirable le théâtre de son héroïsme. Mais un tel but devient trivial s'il ne s'accompagne pas d'une intention plus haute ; il est en outre difficile à atteindre quand on vise un public de non spécialistes. On ne saurait, en effet, préjuger des connaissances du lecteur et il faut alors procéder comme s'il était totalement ignorant de certaines habitudes mentales de notre discipline que nous avons tendance à considérer évidentes pour tous. Pour pallier cette difficulté, en évitant de recourir au ton didactique, il n'est d'autre recours que la généralisation comparative. Ses premiers stades sont typiques de l'approche monographique classique telle qu'elle a fleuri dans la tradition fonctionnaliste : une coutume ou une croyance à première vue étrange est replacée dans son contexte local afin d'en dissiper la bizarrerie par la mise en lumière des champs de signification où elle s'inscrit ; puis elle est présentée comme une variation au sein d'un ensemble plus vaste de faits analogues observables dans des sociétés voisines de la même aire culturelle, lesquelles exhiberaient ainsi un « style » propre faisant perdre au fait originel son caractère d'exception. Pour prendre un exemple presque caricatural, l'habitude fameuse qu'ont les Jivaros de réduire la tête de leurs ennemis peut être rendue moins énigmatique, ou moins sinistre, aux yeux d'un public profane si on l'interprète comme un élément d'une politique de l'altérité, jouant sur un continuum du proche au lointain et sur une dialectique de l'affinité et de la consanguinité que l'on retrouve à l'œuvre dans bien des sociétés amazoniennes pratiquant la chasse aux trophées humains ou le cannibalisme rituel. Pourtant, ce principe de base de l'explication ethnologique n'aboutit pas à dissiper complètement aux yeux d'un lecteur non averti le caractère insolite d'une institution : en situant l'exotisme local dans un contexte régional, on se contente de diluer une étrangeté particulière dans une étrangeté plus englobante.

Le deuxième stade de la démarche, et celui qui permet de faire contre-poids au narcissisme de l'écriture ethnographique, consiste donc à tenter de tirer une leçon de l'analyse du phénomène considéré en le considérant à un niveau d'abstraction plus élevé et en rapport à ce que nous connaissons nous-mêmes de son mode d'expression dans notre propre culture. Lorsque je compare le traitement des morts ou la conception de l'individu chez les Jivaros et en Occident, je ne me contente pas d'amener le lecteur sur un terrain qu'il croit familier, je tente aussi de lui faire prendre conscience de la relativité des pratiques et des valeurs qui ont formé son jugement. Je m'empresse d'ajouter qu'une telle ambition n'est aucunement motivée par une adhésion de ma part aux thèses du relativisme culturel, mais bien plutôt par le désir de faire jouer à l'ethnologie le rôle critique que la nature des connaissances qu'elle produit implique presque nécessairement. Mettre à nu, par la comparaison des mœurs, la fugacité d'évidences et d'institutions qu'une modernité triomphante voudrait trop souvent faire passer pour éternelles n'a rien de bien nouveau ; Montaigne, dans son fameux essai « Des cannibales », ou Montesquieu, dans *Les Lettres persanes*, ne procèdent pas autrement. On me dira que notre discipline n'a pas pour vocation de blâmer ou d'édifier à travers des paraboles exotiques. Certes, mais pourquoi l'ethnologue s'interdirait-il d'user de son savoir pour infléchir l'opinion de ses contemporains, puisqu'il peut puiser dans une expérience incomparable de l'altérité une inspiration analogue à celle que les moralistes tiraient jadis des relations de voyage ? Au demeurant, ces mêmes livres de voyage n'ont-ils pas été à la source de bien de nos vocations, n'ont-ils pas contribué à façonner nos sensibilités et à éveiller notre curiosité pour le monde et la diversité de ses cultures ? Ne nous ont-ils pas appris à aimer des pays chimériques bien avant d'en revenir porteurs de sages utopies ?

Quant à moi, j'avoue sans vergogne ce passé de cartes et d'estampes. C'est d'ailleurs le goût que j'avais dans mon enfance pour la collection « Le Tour du Monde » ou pour les romans de Jules Verne dans l'édition Hetzel



Mannequin du musée d'ethnographie du Trocadéro.
Cl. H. Reichlen.

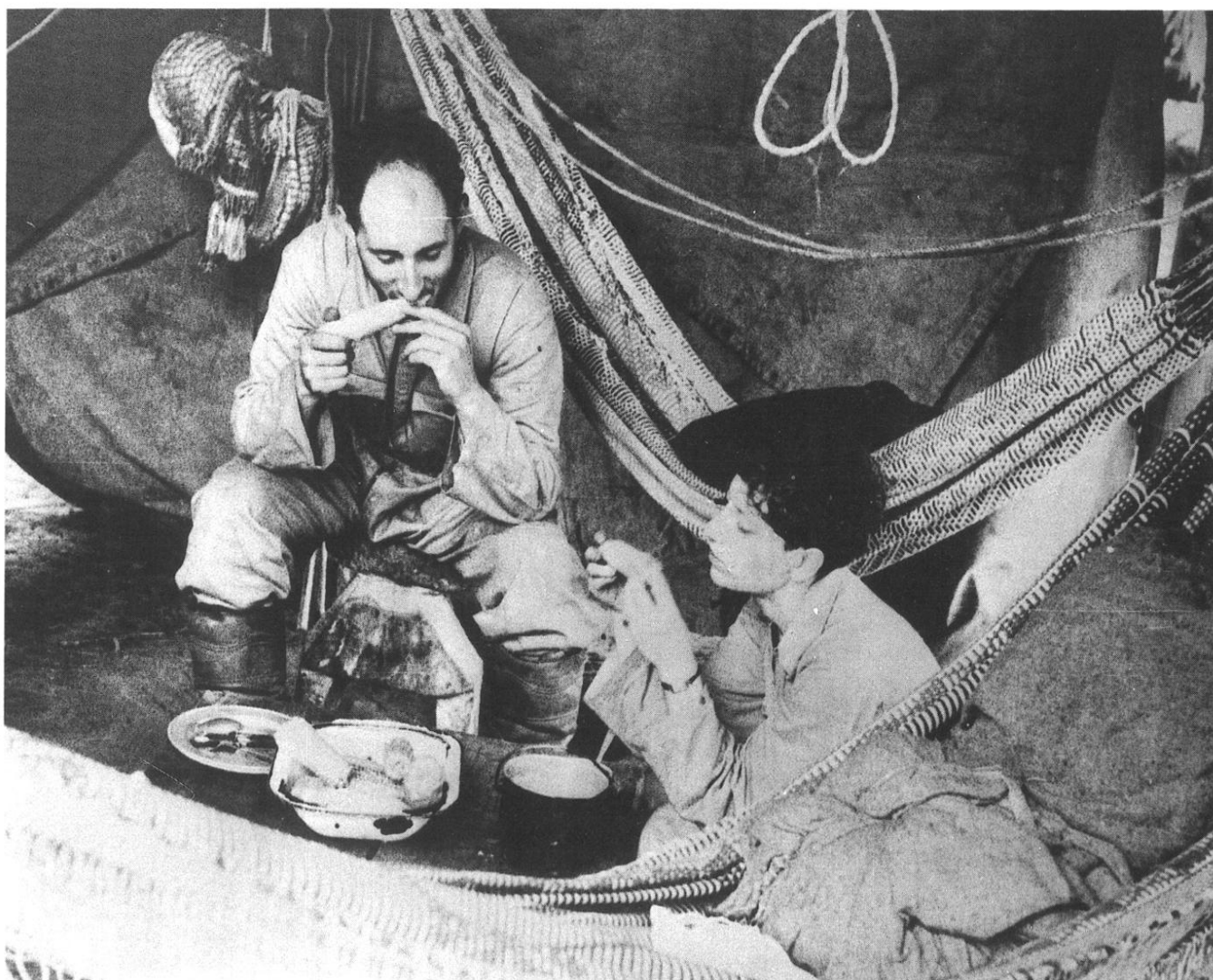
qui m'a poussé à tenter de recréer dans *Les Lances du crépuscule* l'atmosphère de poésie mystérieuse que les gravures au trait donnaient autrefois aux livres de voyage. Il me paraissait qu'un livre d'ethnologie prétendant à l'originalité devait renouveler le rapport du texte à l'image propre à ce genre, et puiser dans des modèles anciens la source d'une nouvelle inspiration. La plupart des photos d'ethnologue sont techniquement médiocres, les miennes au premier chef ; elles ne sauraient rivaliser avec ces superbes clichés professionnels de peuples exotiques dont les magazines ont propagé les critères esthétiques dans le goût du public. À vrai dire, nos photos fonctionnent surtout comme une garantie tangible de ce que nous avons bien été là où nous disons être allé et de ce que nous avons bien réellement vu ce que nous rapportons. Une telle preuve n'est peut-être pas inutile. J'ai donc fait droit à la tradition de la collection qui m'accueillait en fournissant une soixantaine de photos. Pour leur servir de contrepoint, j'ai toutefois demandé à un artiste d'illustrer quelques scènes du livre dans un style et une technique évocatrices des gravures de Riou ou de Gerlier, mais avec une facture suffisamment moderne pour que tout impression de pastiche soit exclue.

Bien qu'ils soient d'une grande exactitude ethnographique – car fondés sur des documents originaux que j'avais fournis à l'illustrateur –, ces dessins choqueront peut-être, tant l'idée est maintenant ancrée que seule la photographie, et son supposé réalisme vériste, convient au genre ethnographique. Or ce préjugé n'est qu'un corollaire du point de vue positiviste qui veut que la monographie soit une peinture exacte de la réalité. Les illustrations au trait que j'ai voulues pour ce livre n'ont pas seulement pour fonction de recréer une atmosphère ou de satisfaire une nostalgie ; mon intention était d'attirer l'œil sur la part d'artifice qui rentre dans toute monographie ethnologique en rendant d'emblée manifeste un artifice d'un autre niveau. L'art de l'auteur consiste précisément à déguiser cet artifice sous les apparences d'une chronique fidèle où, à la différence de la littérature d'exploration, la part d'exotisme est soigneusement réduite par des interprétations circonstanciées. Toutefois, en tentant de combler par l'écriture l'abîme qui nous sépare de cultures à l'évidence fort différentes de la nôtre, nous ne prenons pas toujours garde que cette entreprise laisse subsister, aux yeux d'un lecteur non averti, un vaste champ de différences ostensibles. C'est une partie de ce champ non réductible que j'ai voulu mettre en scène dans l'illustration. Parce qu'elle se démarque de la photographie par une manière de dépeindre la réalité en apparence moins mimétique, l'illustration au trait contribue à déréaliser les descriptions et les analyses qu'elle accompagne ; parce qu'elle est tombée en désuétude dans notre discipline depuis presque un siècle, et qu'elle porte donc les marques des conventions qui l'ont vu naître et disparaître, elle est mieux appropriée pour souligner la part d'arbitraire et d'invention que recèle notre prose et introduire l'effet de distanciation que l'écriture ethnographique s'efforce d'annuler.

Les buts que je m'étais fixés en entreprenant d'écrire *Les Lances du crépuscule* rendaient inévitable que j'y livre un peu de moi-même en pâture au lecteur. Je ne l'ai pas fait sans réticence, même si le présent essai, par son intention tout du moins, pourrait faire croire le contraire. Le malaise que j'éprouvais – que j'éprouve encore – ne tient pas uniquement à une question de tempérament. S'il m'a été pénible de sortir de la réserve où j'avais jusque là trouvé un refuge accommodant, c'est aussi en raison du dressage intellectuel que l'ethnologie nous inculque : nous conduisant à admettre comme légitime l'expression d'idées personnelles, pourvu qu'elles soient entourées de l'appareil analytique et critique qui les situent au sein d'un débat théorique reconnu, il tend en revanche à nous faire proscrire toute référence aux circonstances existentielles qui ont contribué à susciter en nous ces idées. Un atavisme patiemment intériorisé suspend ainsi notre plume dans la neutralité des discussions scientifiques ; il nous condamne à aller à contre-courant de tout ce que nous avons tenu pour respectable dès lors que nous souhaitons seulement montrer que l'enquête ethnographique – d'où l'ethnologie tire

pourtant sans retenue les matériaux de ses inductions – est d’abord une expérience singulière de la diversité d’autrui. Chaque ethnologue aura pu faire sur lui-même l’épreuve de cette autocensure. À quelles pressions intérieures ne faut-il pas résister pour glisser du pronom indéfini ou du « nous » de courtoisie à ce « je » brutal et impertinent dont l’irruption signale comme un manque de retenue ? Quelles préventions ne faut-il pas surmonter quand l’on se risque à broser le tableau du caractère d’un individu – lequel conditionne pourtant en partie la nature des informations qu’il nous donne –, alors que personne ne trouve inconvenants ces jugements clandestins sur le caractère d’un peuple, en réalité beaucoup plus hasardeux, mais qui savent se dissimuler dans les monographies derrière le paravent objectif des considérations générales ? De telles précautions sont sans doute nécessaires pour éviter à l’ethnologie de sombrer dans le bavardage de l’introspection. À les prendre trop au pied de la lettre, toutefois, on court le risque d’effacer la distinction des genres indispensable à la survie de notre discipline. Si l’anthropologie n’a que faire d’une subjectivité qui viendrait amoindrir la portée de ses ambitions explicatives, l’ethnographie – et dans une moindre mesure l’ethnologie – ne sauraient être totalement détachées du contexte personnel où prennent naissance leurs propositions. Oublier cette nécessaire division des tâches qui opère à l’intérieur de chacun d’entre nous, c’est confondre deux entreprises intellectuelles de nature différente et contribuer ainsi à rendre plus hermétique aux yeux des profanes ce mode original de la connaissance d’autrui dont nous avons le bonheur de faire profession.

Brésil, Mato Grosso (vers 1935). La mission Lévi-Strauss dans son campement. Cl. Claude Lévi-Strauss. (Ph. MH).



ÉTUDES ET NOTES